

CORINE LEPET & TATIA MATHY

MARIO : “C’est à ce moment-là que je reçois le télégramme ne comportant qu’un diagramme qui m’appelle auprès d’une jeune fille, Corine Lepet, résidant dans une station d’hiver près d’Innsbruck toute l’année. Le diagramme dessine l’onde de choc d’un projectile fusiforme.

Madre de Dios ! Quel flux ! S’agit-il d’une assignation (dès la page 9999 !) dans cette commune située à 1040 mètres d’altitude, ou bien du cri du fauconnier pour déloger le gibier d’un buisson, sinon de la coupure qui fait si bien communiquer deux dépressions ensemble ? Plutôt du “trobar clus”.

À travers l’écarté des feuilles : le flaquement des ailes et le cri des grues, malgré la grève.

Une autre, devant un carrosse, laisse à son tour tomber un télégramme ; outre un *r* perdu, c’est le même contenu : “*une jeune fille, en station d’hiver, etc...*” tout ceci, plein de poix (on en a plein les doigts ; les lettres collent !)

Or, convenez (au moment où je quittais la place du centre du village couverte de neige et maculée d’inscriptions désordonnées, lassé de ne plus pouvoir y *sos*crire) que ces deux foyers du rêve triomphal et de l’ordinaire des saisons sont comme Tatia Mathy, dite “Hui ! Hui !” et Corine Lepet, d’une typologie semblable, et réunies entre elles par une analogie d’œuf mollet, un peu blet.

Je m’étais rendu compte de leur proximité dans un relâchement général des chairs et de l’esprit des phrases, car, à chaque fois qu’elles s’accroupissaient près de moi l’une comme l’autre après manger, elles vessaient deux fois de suite longuement un pet de menuet sans pouvoir le moins du monde le retenir et en s’excusant aussi mollement que leurs sphincters.

Piètre Papa que celui qui n'a su correctement nouer les trous !

Les régimes de lait et de tiédeur, l'absence du Père en hiver, les longs endormissements tubulaires, ce faux évanouissement d'un ciel d'intervalle affaiblissant les valvules veineuses, voilà qui avait dû les martyriser pire que l'étouffement d'un coussin dans le matin de bonne noce en trente-deux secondes, elles aux mêmes gros seins pendants, au ventre large de vénu-siennes aptes à retenir tous les gonocoques et trychomonas en colonies clapotantes. La différence était dans le parfum : Tatia sentait plutôt la saucisse et Corine plutôt le reblochon.

La mère de Tatia L. Mathy, parente de Liston et elle-même grosse vache, mais en plus tonique, rubiconde et croyant vraiment, n'avait pas suffi à masquer le cochon, le goût grailleux de la charcutaille et l'empuantissement de soi de sa fille qui fut un temps passionnée par mes visions prémonitoires dans le texte du pays de mes compagnes (celui du 24 décembre à minuit, par exemple, tout à fait saisissant, et dont je vous parlerai une autre fois !). Puis sa mère en avait fait une truie truffière poussant des "Hui ! Hui !" de grognement à chaque découverte dans les racines des chênes séculaires. À la bonne saison elle la conduisait nue en laisse à quatre pattes à travers bois, ce qui lui permettait de débourrer à l'aise et de parfumer les alentours de cueillette.

Tatia en était devenue amie de toute une famille de veyrats, élevés dès leur enfance grâce à une pédagogie illustrative par des images de veyrats en train de fouir le groin, de petites céramiques kitsch ou de jouets clinquants représentant les cochons à l'œuvre.

Son petit frère, un abruti de cinq ans au large crâne plat d'enclume passait son temps à frapper le crâne de tous les animaux (y compris sa sœur) à coups de marteau, et ses parents en étaient très fiers, parce qu'il savait tout seul se faire cuire un œuf au plat et du boudin gras.

La mère Mathy abritait encore dans sa ferme à la belle fontaine Caroline Miffroide, à ce jour sans ressources financières. Le soir, celle-ci, avec...

Mais tant de mollesse m'épuise, et je préfère aller dormir."